

Dieu a vu les peuples, après une si terrible leçon, toujours endurcis dans leur incrédulité; et alors il les a livrés à la fureur des combats et des conquêtes. Tout s'arme; on court, parmi les chants de victoire, à la destruction et à la mort; des millions de victimes humaines sont immolées à une vaine idole de gloire; toutes les terres sont engraisées du sang des guerriers, toutes les mers en sont teintes; et de grandes et innombrables armées, les plus fameuses et les plus redoutables qui furent jamais, vont aux deux extrémités du monde s'ensevelir toutes entières, tantôt dans les sables brûlans de l'Afrique, tantôt dans les frimas et les glaces du septentrion: *Tradidit illos in passiones.*

O Dieu! combien d'autres passions encore sont devenues les trop fidèles ministres de vos vengeances, depuis que vous leur avez confié le soin de nous punir! Le démon de la volupté, non moins destructeur que celui de la guerre, a soufflé dans les cœurs son feu impur et dévorant. Les générations sont séchées dans leur fleur, et seront bientôt peut-être étouffées dans leur germe par une corruption de mœurs effroyable et inouïe; il n'y a plus parmi nous d'âge pour l'innocence et la pudeur: l'enfance est savante dans le mal, et se sacrifie à des vices précoces. La jeunesse, usée par la débauche, entrant avec des sens émoussés dans la carrière de la vie, y apporte cette satiété et ce dégoût universel qui ne peut plus être réveillé que par des monstres; l'âge mûr est celui de tous les excès; la vieillesse elle-même méprise la honte; le mariage a perdu sa sainteté; la loi constitutive du genre humain est violée, et le vœu de la nature trahi; d'infâmes désordres abrègent les jours de la plupart des hommes; des infirmités pleines d'ignominie, que des siècles moins coupables n'ont pas connues, des maladies, l'opprobre de l'humanité, multiplient les morts affreuses, et font plus de ravages que les contagions et les famines; les âmes sont dégradées et flétries; les corps,

énervés; le principe de la vie, partout altéré; le sang, corrompu dans toutes les veines; tout périt consumé par le venin de la plus funeste comme de la plus honteuse des passions, celle-là même qu'une abominable philosophie nous avait représentée comme la source de tout bonheur et le mobile de tout bien: *Tradidit illos in passiones.*

Quel fléau encore que cette cupidité insatiable, cette ardeur de s'élever et de s'enrichir, qui tourmente tous les esprits; qui fait de l'opulence et du luxe des besoins de première nécessité pour tous; qui ne laisse personne tranquille dans sa condition; qui inspire les spéculations les plus hardies, les entreprises les plus téméraires, et souvent les crimes les plus odieux pour en sortir; qui précipite tant de fortunes dans les gouffres du jeu, de l'agiotage et de l'usure; qui produit les ruines éclatantes, et par suite les désespoirs, les catastrophes et les suicides; qui a presque banni, avec le désintéressement, toute bonne foi, toute confiance, toute sûreté du commerce des hommes; qui nous a familiarisés, non-seulement avec les fraudes et les rapines, mais encore avec les empoisonnemens et les assassinats; qui conduit tous les jours à une horrible fin, et jusque sur les échafauds, des milliers de malheureux que la soif de l'or a disposés à tous les forfaits! *Tradidit illos in passiones.*

Mais qui pourrait dire tous les maux que nos passions nous ont faits, depuis que notre irréligion leur a ôté le seul frein capable de les réprimer? Ah! nos pères étaient chrétiens; et, instruits par l'Évangile à modérer leurs passions, ils vivaient en paix! Pour nous, abjurant toute religion, et ne voulant d'autre évangile que nos caprices, nous sommes devenus les esclaves volontaires et les adorateurs de nos passions; et par un juste retour, ces divinités nouvelles que nous nous sommes faites, ont vengé contre nous le Dieu véritable que nous avons abandonné: *Mercedem, quam oportuit, erroris sui in semetipsis recipientes.*

A la suite des passions satisfaites vient le remords. Le remords, mes Frères! ai-je besoin de dire quelle est l'horreur de ce supplice inévitable au méchant, quand il n'y a qu'une voix à cet égard dans le genre humain; quand les peuples barbares et les nations civilisées, les écrivains du paganisme et nos auteurs sacrés, n'ont là-dessus qu'un même langage; quand les poètes eux-mêmes nous peignent si bien le remords comme un vautour attaché aux entrailles du coupable, pour les dévorer; comme une furie armée de torches et de fouets sanglans, qui poursuit en tous lieux sa victime; quand on a vu plus d'une fois d'infortunés criminels, vaincus par la violence de ce tourment secret, se déferer eux-mêmes à la justice, implorer comme une grâce la rigueur des lois, et se jeter dans les bras du bourreau, pour échapper aux terreurs de leur conscience?

Il faut l'avouer néanmoins, le remords est souvent lui-même une grâce et un moyen de salut pour le pécheur qui a conservé la foi; parce qu'en excitant un trouble salutaire dans son cœur, il le conduit par la crainte au repentir, et par le repentir au pardon de son crime: c'est ainsi qu'on se convertit tous les jours. Mais le remords de l'incrédule, je veux dire de l'incrédule déterminé et endurci, est un remords désespéré, le remords même des démons et des réprouvés, le ver qui ne meurt point, et qui rongé éternellement; car pour l'arracher de son sein, ce ver rongeur, et le faire mourir, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen: ce serait de s'humilier sous la main qui le frappe, d'abjurer son erreur et de se réconcilier avec le Ciel. Or c'est ce qu'il ne veut pas faire, décidé comme il l'est à persister dans son irréligion; et par conséquent sa plaie est incurable, et voilà son enfer commencé: *Insanabilis plaga tua*. Que lui sert de raisonner contre le mal qui le dévore, et d'opposer des sophismes à des tortures trop réelles? Semblable à ces insensés Stoïciens qui, au milieu des plus cruelles souffrances, s'obstinaient à

nier la douleur, il niera le remords pendant qu'il en est déchiré; il le traitera de préjugé vain et de chimère. Qu'importe, si c'est un préjugé qu'aucune philosophie, aucune impiété ne peut vaincre; un préjugé qui équivaut pour lui aux roues et aux chevaux; un préjugé qui empoisonne tous ses plaisirs, qui le désole, qui le désespère, qui lui a donné cent fois la tentation de se détruire? Que lui sert encore d'éviter, autant qu'il le peut, la rencontre des objets propres à réveiller son remords; de fuir la vue des temples, des autels, des ministres saints et des personnes consacrées à Dieu? Fuira-t-il Dieu même qui est partout, qui est en lui, qui a dressé son tribunal dans sa conscience, et qui enfonce l'aiguillon dans son cœur? Il essaiera de regimber contre cet aiguillon terrible, et d'étouffer le remords à force de blasphèmes. Mais les réprouvés aussi blasphèment éternellement, et ne font par là que redoubler leur supplice. Ne pouvant échapper à son malheur, il y cherchera une affreuse consolation, en augmentant le nombre des criminels et des malheureux qui lui ressemblent; il propagera l'athéisme, et s'efforcera de soulever le monde entier contre le Ciel. Eh! c'est ce que font, depuis six mille ans, les démons, sans en retirer d'autre fruit que d'accroître sans cesse leur désespoir avec leur crime, et d'attiser de plus en plus le feu de la vengeance divine qui les brûle.

O impie! ne dites pas qu'il est inutile de vous parler d'enfer et de peines éternelles, puisque vous ne croyez pas à ces choses et que vous les méprisez: c'est là le mensonge de votre orgueil; car, dans le vrai, la terreur de cet enfer vous poursuit, et il n'y a personne dans l'univers qui en soit plus tourmenté que l'incrédule. Etrange prétention, de vouloir nous persuader que, pour être sans crainte dans le plus manifeste et le plus effrayant des dangers, il suffise de dire: Je ne veux point craindre! Depuis quand l'être raisonnable, menacé du plus épouvantable malheur, peut-il trouver la sécurité sans quelque motif

solide qui le rassure? Or, où est le vôtre? est-il donc si évident pour vous qu'il n'y ait point de Dieu? ou que ce Dieu soit indifférent au vice et à la vertu? ou qu'il manque de puissance, pour se venger de ceux qui lui font ouvertement la guerre? ou qu'après avoir souffert patiemment leur audace, tout le temps de leur vie, il ne se réserve pas l'éternité pour la punir? Citez-moi un seul de vos maîtres et de vos oracles d'impiété, qui, dans quelque endroit de ses écrits, n'ait avoué sur ces points ses incertitudes et ses frayeurs. Les Epicure et les Lucrèce, ces athées fameux de l'antiquité, en ont fait l'aveu formel; nos célèbres sophistes modernes l'ont répété. D'où vous viendrait une assurance qu'ils n'ont pas eue? et sur quoi la pourriez-vous fonder? Quel homme religieux vive dans une humble confiance qui bannit ou modère la crainte, on le conçoit: il s'est fait un ami du Dieu qui le jugera; il l'adore, il pratique sa loi; pour n'avoir pas à redouter ses châtimens, il tâche de mériter ses récompenses: c'est là être sage et prendre ses mesures de sûreté. Mais qu'un insensé brave le Tout-Puissant, qu'un faible mortel provoque au combat le souverain Créateur de l'univers, et quand la foudre gronde sur sa tête, qu'il ose dire: Je ne crains rien; comme s'il pouvait être le plus fort dans une pareille lutte! c'est un insolent délire; c'est la plus extravagante et la plus inepte forfanterie qui fut jamais; et si un tel homme n'a pas entièrement perdu la raison, il est impossible qu'avec ces paroles audacieuses à la bouche, il n'ait pas l'épouvante dans le cœur.

Eh! mes Frères, que les incrédules tremblent, c'est ce que prouve assez clairement leur conduite. D'où vient en effet ce prodigieux déchaînement contre la religion? S'ils ne redoutent rien, que ne la laissent-ils en paix, et que n'y demeurent-ils eux-mêmes? Pourquoi ces déclamations éternelles, ces calomnies atroces, et ces cris de rage qui ne cessent de retentir contre elle? Pourquoi cette inondation

d'ouvrages impies et de libelles forcenés qui n'ont d'autre objet que de la rendre odieuse, et de la livrer encore une fois aux poignards? Pourquoi ces ligues, ces complots, ces grandes confédérations et ces assemblées secrètes, dont le but avoué est de la détruire? Pourquoi ces horribles sermens, par lesquels on s'engage à ne rien épargner pour la faire disparaître de dessus la terre? et ces vastes plans de conspirations, dont le premier article est toujours l'extermination des prêtres et l'abolition du christianisme? S'ils sont pleinement rassurés contre ses menaces, comment a-t-elle mérité leur haine, cette religion de leur patrie, cette religion de leurs aïeux et de leurs pères, cette religion dans laquelle ils sont nés et qui a reçu les sermens de leur enfance? Ils la regardent comme une erreur! je le veux; mais il y a tant d'autres erreurs dans le monde, dont ils ne s'inquiètent pas; et d'ailleurs ils conviennent eux-mêmes que c'est ici une erreur non-seulement innocente, mais sainte, mais utile, nécessaire aux peuples, et plus efficace que les lois pour prévenir les crimes et faire pratiquer la vertu; qu'y a-t-il là qui doive exciter tant de fureur? Craignent-ils encore les inquisitions, aujourd'hui qu'on n'en exerce plus que contre elle? est-ce à ses richesses qu'ils en veulent, maintenant qu'elle est nue et dépouillée? est-ce bien sérieusement sa puissance qui leur fait ombre, quand elle ne peut plus même se défendre, et qu'il est permis à tous de l'outrager et de l'opprimer? sa puissance! quand elle sort à peine des prisons et des cachots, encore chargée des chaînes qu'elle y portait et qu'elle n'a pu rompre; quand elle descend toute mutilée des échafauds qu'elle a si longtemps inondés de son sang; quand elle revient, ombre d'elle-même, du fond des souterrains et des tombeaux, n'ayant plus que la voix pour raconter ses douleurs et annoncer les vérités éternelles? Voilà donc la puissance contre laquelle s'acharnent les impies! Oui, mes Frères; il ne faut pas s'en étonner:

cette voix en effet est encore une puissance formidable pour eux, cette voix qui se fait entendre depuis six mille ans, cette voix qu'aucune persécution n'a pu étouffer, qui est trop évidemment la voix de Dieu même, et qui parle avec autorité de ses justices et de ses vengeances. La terreur qu'elle inspire aux ennemis de la vérité, est la cause de tous leurs emportemens; c'est cette terreur qui a fait les révolutions que nous avons vues, et qui en fait méditer de nouvelles: tant qu'il subsistera sur la terre un vestige du christianisme, l'enfer et ses suppôts frémiront, et on les verra remuer les fondemens du monde, pour renverser l'édifice que Dieu a construit; mais Dieu a juré que leurs efforts seraient vains, et soixante siècles de victoires répondent à l'Eglise de ses futurs triomphes.

Voyez donc, malheureux incrédule, où vous vous êtes engagé! vous voilà en guerre ouverte avec le Ciel: il faut, ou que Dieu cesse d'être, ou qu'il soit vaincu par vous; ou, si vous ne vous convertissez pas, que vous périssiez éternellement. Quel espoir vous peut-il rester dans une telle alternative? Ah! n'est-ce pas trop d'avoir à souffrir tout à la fois et la tyrannie de vos passions, et le tourment de vos remords, et l'attente d'un supplice sans fin? est-il une destinée plus affreuse que la vôtre? Cependant, je n'ai encore fait connaître que les deux premiers degrés de votre malheur; passons au troisième, et achevons en peu de mots.

#### TROISIÈME POINT.

Troisième degré du malheur de l'incrédule, et dernier effet déplorable de son irréligion: elle le laisse sans consolation dans les peines ordinaires et inévitables de la vie, sans ressource contre le désespoir, dans les maux extraordinaires et les grandes infortunes.

L'impie, en attirant sur lui les terribles vengeances du monde futur, n'acquiert aucun privilège qui

l'exempte des accidens communs, des chagrins et des souffrances du monde présent; il est exposé, comme le fidèle, aux mécomptes et aux revers, aux pertes d'amis et de proches, aux infirmités, aux maladies et à la mort. Mais quelle différence entre lui et le fidèle, pour les consolations que chacun d'eux trouve dans les sentimens et les doctrines qu'il professe! Celui-ci, ne plaçant point son bonheur dans cette vie passagère, ne la regardant que comme un temps d'épreuve, où il doit acheter des biens éternels et d'un prix infini, par des sacrifices et des peines d'un moment, ne voit dans les maux qu'il endure que les bienfaits d'une douce et paternelle Providence, qui lui ménage les moyens d'expier ses fautes et de mériter les immortelles récompenses auxquelles il aspire; il est soutenu par la pensée que ces salutaires rigueurs, purifiant son âme de ces moindres taches, le rendent de plus en plus agréable à son Dieu; il les chérit même comme d'heureux traits de ressemblance avec le Sauveur crucifié qu'il adore, et dans lequel il a mis toute sa confiance; telle est souvent l'ardeur de sa charité et de sa foi, qu'elle change ses afflictions en joies, et ses gémissemens en actions de grâces. Voyez l'Apôtre aux prises avec tous les genres d'adversités et de douleurs; l'entendez-vous soupirer et se plaindre? Ah! plutôt, il est enivré du bonheur de souffrir; sa reconnaissance éclate par des transports d'amour et des cantiques de louanges. Que béni soit à jamais, s'écrie-t-il, le Dieu de toute consolation, qui, parmi tant d'amertumes, me fait goûter ces ineffables douceurs: *Benedictus... Deus totius consolationis, qui consolatur nos* (1). Les tribulations abondent, il est vrai; mais la joie céleste surabonde, et elle remplit toute la capacité de mon cœur: *Superabundo gaudio... repletus sum* (2). Les hommes et les élémens me font la guerre: *Foris pugnae* (3); les dangers et

(1) II. Cor. I, 3 et 4.

(2) II. Cor. VII, 4.

(3) II. Cor. VII, 5.

les terreurs m'assiègent : *Intus timores* (1); mais une délicieuse paix habite dans le fond de mon âme, et, pendant que la chair est abattue, l'esprit tressaille d'une perpétuelle allégresse : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ* (2). C'est ainsi que, par l'onction de la grâce et la vive expérience des biens futurs, les afflictions les plus sensibles sont plus douces au vrai chrétien que ne le sauraient être les dangereuses prospérités, toutes les jouissances et les trompeuses délices de la vie.

Mais l'incrédule qui ne voit rien au-delà de ce monde périssable, qui ne connaît point d'autre bien-être que celui qui se trouve dans les richesses, les honneurs, les plaisirs d'ici-bas, que devient-il, lorsque tout cela vient à lui manquer à la fois; lorsqu'un revers éclatant a renversé sa fortune; lorsqu'en cherchant la gloire, il a rencontré l'humiliation et l'ignominie; lorsque, cloué par la vieillesse ou par l'infirmité sur un lit de douleur, il n'éprouve plus que langueur et que tristesse accablante, il ne sent plus son corps que par les tourmens qu'il lui cause, il n'a plus à attendre, au lieu de jouissances et de plaisirs, que privations cruelles et que souffrances toujours croissantes jusqu'au dernier soupir? Le malheureux a perdu tout ce que son cœur aimait, tout ce qu'il nomme des biens, tout ce qu'il a préféré à sa conscience et à son éternité; tout le fruit de ses soins, de ses travaux, de ses crimes peut-être, lui échappe en ce moment; toutes ses espérances se sont tournées en illusions et en chimères; tout son bonheur s'est évanoui comme un songe, pour ne lui laisser que le souvenir d'une prospérité qui n'est plus, avec le sentiment si pénible du mal présent et l'affreuse crainte d'un avenir bien plus terrible. Quelle consolation pourra lui donner alors la pensée qu'il est le jouet d'un aveugle hasard, ou la victime d'une fatalité inexorable, ou que peut-être (car com-

(1) II. Cor. VII, 5.

(2) II. Cor. VII, 4.

ment serait-il assuré du contraire?) il est poursuivi par la colère d'un Dieu juste qu'il a outragé et qui se vange? Ah! on l'entendra maudire, dans son désespoir, le jour qui l'a vu naître, ou s'en prendre, dans son dépit insensé, à je ne sais quel chimérique destin qu'il accuse de ses disgrâces, ou se répandre en imprécations et en blasphèmes contre la Divinité véritable, dont il reconnaît enfin, mais trop tard, la puissance, aux coups dont elle le frappe. Où sont les expressions pour peindre, dans cette effroyable situation, les noires pensées de son esprit, la profonde désolation de son cœur, les horribles pressentimens d'une âme prête à tomber dans les enfers?

Considérons maintenant le chrétien et l'incrédule dans une sorte d'épreuve. Supposons-les tendrement attachés l'un et l'autre à une épouse, à une mère, à un fils unique, que la mort leur enlève; supposons que la nature souffre également chez tous deux; que leurs entrailles soient également déchirées par les plus vifs et les plus sensibles regrets. Voyez quelles ressources le chrétien trouve dans sa foi, pour ne pas succomber à une si amère affliction! Quel est le malheur qu'il déplore? c'est la séparation d'une personne chérie, qu'il ne reverra plus ici-bas: mais qui vit; qui est allée l'attendre dans un monde meilleur; dont l'âme est déjà peut-être en possession de la félicité suprême; dont le corps ressuscitera glorieux et immortel; à qui l'on sera enfin réuni un jour dans cette bienheureuse patrie, où il n'y aura plus ni mort, ni séparation, ni pleurs, mais d'ineffables et éternelles délices. Avec ces nobles et consolantes idées, le tombeau perd toute son horreur; on peut y aller répandre de douces larmes; on peut justement honorer une froide cendre, qui n'est pas une vile poussière, puisqu'elle porte en elle le germe de son immortalité; on peut se sentir uni aussi étroitement que jamais à une âme chère et toujours vivante, que l'on croit retrouver encore au pied des autels où l'on a si souvent prié avec elle, que l'on

croit voir heureuse dans le sein du Dieu qu'elle a fidèlement servi sur la terre, dont il est permis de penser que déjà l'intercession peut attirer les faveurs du Ciel sur ceux qu'elle a laissés dans le lieu d'exil et qui doivent bientôt la suivre.

Mais, je le demande, où sera la ressource de l'incrédule, à qui il ne reste, de ce qu'il a tant aimé, qu'un hideux cadavre? qui, lorsqu'enfin les exhalaisons de mort l'obligent à faire porter hors de sa demeure ces restes défigurés, est réduit à se dire à lui-même: Le voilà donc perdu pour toujours cet objet de toutes mes affections! plus de retour, plus de vie, plus d'espérance! Tout, tout est renfermé dans cet horrible cercueil! Vous voilà tout entiers, ô fils, ô mère, ô épouse! Voilà ce qu'est devenue cette beauté si touchante dont j'étais si épris, ce cœur si sensible, si généreux, si fidèle, dont la tendresse faisait mon bonheur; cet esprit si aimable, dont la grâce et la vivacité me charmaient! tout cela s'est changé en pourriture et en infection pour jamais! Moi-même bientôt, livré à la même corruption et aux mêmes vers, j'irai accroître ce vil fumier, et nous serons tous ensemble un objet éternel de dégoût et d'horreur.

O mes Frères! que l'incrédule est à plaindre, lorsqu'il perd ses amis et ses proches, s'il n'a pas un cœur aussi dur que le bronze, aussi vil que la boue dans laquelle il a mis sa fin dernière! *Cinis est enim cor ejus.... et luto vilior vita ejus* (1).

Ce ne sont encore là toutefois que des épreuves ordinaires de la vie. Mais il survient quelquefois des malheurs extraordinaires, des catastrophes dont la seule pensée fait frissonner d'effroi, auxquelles cependant tout homme est sujet, dont nulle sagesse, nulle force ne peut garantir, dans certaines circonstances qu'il plaît au Seigneur de permettre; c'est de quoi les révolutions offrent de fréquens et mémorables exemples. Est-ce à cette génération qu'il faut

(1) Sap. xv, 10.

apprendre que les grands, les riches et les puissans peuvent tomber de la plus haute élévation, jusqu'au fond des cachots; que les bons et les méchans peuvent expirer ensemble dans les supplices; que l'homme religieux et l'impie ont quelquefois rougi le même échafaud de leur sang? Or, si l'on me demande ce qui soutiendra le juste, le fidèle, dans ces effroyables crises, je n'aurai point de peine à répondre: Ce qui le soutiendra, c'est son humble soumission aux volontés toujours adorables, toujours bienfaisantes de son Dieu; c'est le souvenir de Jésus-Christ, de ses humiliations et de ses souffrances; c'est la foi de l'éternité bienheureuse: voilà où il puise une constance supérieure à tous les outrages, à tous les sacrifices. S'il lui faut livrer ses mains pures au bourreau, pour être chargées d'indignes liens, et que la nature frémit, on lui dira: Ainsi fut liée la victime qui s'est immolée pour le salut du monde; imitez-la: et aussitôt les mains sont tendues pour recevoir des chaînes. S'il faut ensuite qu'avec la conscience de la vertu, il subisse la mort des malfaiteurs, on lui dira: Enfant des Saints, voilà la route, montez au ciel: et à l'instant il montera le degré fatal avec la même majesté qu'il eût monté les marches du trône. C'est ainsi que la religion ennoblit et divinise en quelque sorte le malheur.

Mais l'adepte de l'incrédulité, le disciple du scepticisme et du doute, sur quoi s'appuiera-t-il dans une situation si affreuse à la nature? S'il est opprimé par la violence, si un ennemi triomphant, comme il arrive tant de fois, l'accable de sa puissance, le charge de fers, le destine à mourir dans l'ignominie et les tourmens, et qu'il n'y ait plus pour lui d'assistance humaine, où sera le refuge de son désespoir? Invoquera-t-il la matière, le hasard, le néant, divinités muettes et sourdes qui ne peuvent l'entendre ni lui répondre? Osera-t-il lever les yeux vers le ciel, où habite le Dieu qu'il a blasphémé, et dont le seul souvenir l'épouvante? Appellera-t-il à son secours

cette philosophie mensongère qui l'a trompé, qui lui promettait un bonheur si chimérique, dans les passions qui ont précipité sa ruine, dans des biens et des plaisirs qui ne sont plus, dans une vie qui va se terminer au plus cruel supplice? Ah! cette maîtresse d'erreur n'a plus rien à lui dire; elle l'a perdu, et elle l'abandonne. Je me trompe; elle a encore une ressource digne d'elle à lui offrir. Elle s'approche, tenant d'une main le poignard, de l'autre le poison, et lui dit avec un insultant sourire: Choisis; il n'y a plus pour toi d'espérance, toutes les illusions sont dissipées, te voilà au fond de l'abîme; donne-toi la mort, n'en aie point de scrupule, je te le permets: quand mes leçons ont conduit mes disciples au désespoir consommé, je leur enseigne ce dernier secret, et leur apprend à échapper aux maux de la vie en se réfugiant par le suicide dans les enfers.

O philosophie barbare et véritablement infernale, qui précipite les hommes dans toutes les erreurs, pour les pousser de là dans tous les crimes, les faire tomber ensuite dans tous les malheurs du temps, et les entraîner enfin dans l'abîme d'une désolation éternelle!!!

O mon Dieu! ne permettez pas que mes auditeurs, que cette précieuse jeunesse surtout, se laissent séduire aux promesses trompeuses de cette hypocrite sagesse, la plus perfide et la plus implacable ennemie de la créature intelligente que vous avez faite à votre image. Ah! plutôt, qu'ils soient sourds à sa voix, qu'ils repoussent la coupe empoisonnée qu'elle leur présente, et qu'ils aillent puiser aux sources de la vérité et de la grâce les seules consolations réelles de la vie présente, les seules joies qui demeurent éternellement! Ainsi soit-il.

## PÉRORAISON

Qui terminait les trois Discours précédens réunis en un seul.

J'ai enfin terminé, mes Frères, ce que j'avais à vous dire sur l'incrédulité. Je l'ai attaquée, et j'ai essayé de la confondre dans toutes ses prétentions: elle se donne pour sage, et j'ai fait voir qu'elle était insensée; elle prétend enseigner et favoriser toutes les vertus, j'ai montré qu'elle n'enseigne que le vice; enfin, elle voudrait persuader aux hommes qu'ils trouvent le bonheur dans ses doctrines, je viens de montrer qu'ils n'y trouveront que le malheur et le désespoir. Puissent ces vérités être senties de tous! puissent-elles désabuser ceux que l'erreur entraîne, affermir aussi tous les autres sur les fondemens sacrés de la foi, et nous disposer tous à nous unir, par la conformité de croyance et de vertu, dans le sein de la vérité; afin qu'après avoir vécu en vrais chrétiens sur la terre, nous soyons du nombre des vrais élus dans le ciel? Ainsi soit-il.